

Stéphane Audoin-Rouzeau, La Guerre des enfants : 1914-1918
: essai d'histoire culturelle, Paris, Colin, 1993

In: Histoire de l'éducation, N. 61, 1994. pp. 107-115.

Citer ce document / Cite this document :

Manson Michel. Stéphane Audoin-Rouzeau, La Guerre des enfants : 1914-1918 : essai d'histoire culturelle, Paris, Colin, 1993.
In: Histoire de l'éducation, N. 61, 1994. pp. 107-115.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hedu_0221-6280_1994_num_61_1_2709

l'auteur que l'école républicaine a enseigné au quotidien une morale stricte, une morale du respect et de l'obéissance. Mais peut-on accuser les Républicains d'avoir voulu « achever et consolider un ordre social économique et politique » (p. 84) en apprenant aux enfants les gestes de la civilité et les règles de la socialisation ? Cette « morale conservatrice » (p. 84), dont l'impact réel sur les élèves n'a jamais été mesuré, n'a quand même pas empêché des générations d'écoliers de devenir des citoyens responsables, épris de justice, de liberté et de vérité. Faut-il parler de constitution d'une « contre-culture enfantine » en réaction à l'école républicaine ? Ou plus simplement, n'y a-t-il pas permanence d'une culture enfantine, culture de refuge, hostile à toute forme d'encadrement, changeante dans ses origines et dans ses manifestations ? S'il faut tenter un procès à l'école républicaine, ce n'est sans doute pas celui de la liquidation de la culture traditionnelle (sur ce dernier point, la démonstration reste à faire), mais bien celui d'avoir ignoré les potentialités de la culture nouvelle et de n'avoir pas su les intégrer dans les pratiques scolaires. Il nous semble excessif d'écrire que « l'étroite sagesse des fondateurs » de l'école républicaine aurait dû garder notre pays de l'aventure culturelle induite par l'irruption des nouveaux médias (p. 143). C'est faire de l'histoire à rebrousse-poil et ne vouloir comprendre le passé qu'en fonction de ce qui lui succède.

Pour en terminer, signalons le problème posé par les limites chronologiques adoptées : 1870-1940. Elles sont artificielles pour le sujet traité. L'école républicaine se met en place à partir de 1879 avec l'avènement des Républicains et se prolonge bien au-delà de la chute de la III^e République, jusque dans les années 1960. Des développements qui mériteraient d'être approfondis amènent d'ailleurs l'auteur à faire des incursions dans le présent.

Ces quelques remarques montrent que l'essai de M. Crubellier ne laisse pas le lecteur indifférent. Bien au contraire, il stimule la réflexion, incite au débat et à la recherche.

Philippe MARCHAND

•

AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane). – *La Guerre des enfants 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*. – Paris : Colin, 1993. – 188 p.

Cet ouvrage apporte, sur un sujet assez neuf, une synthèse dans l'ensemble bien informée, qui s'adresse, comme en témoigne un appareil critique important, au monde universitaire, aux étudiants, professeurs et spécialistes.

L'auteur, qui veut étudier « l'effort dont l'enfant fut l'objet » pendant les années 1914-1918, ne nous propose pas une histoire de l'enfant, ni de l'enfance, pendant la Première Guerre mondiale, mais bien « l'histoire de la propagande de guerre » qui lui fut destinée : « c'est moins l'enfant lui-même qui nous retiendra que ce qui fut dessiné, écrit, composé pour lui », est-il bien précisé dans l'introduction (p. 12). Et cela même n'est examiné que dans la perspective plus large d'une histoire culturelle de la Première Guerre mondiale. Pour Stéphane Audoin-Rouzeau, auteur d'ouvrages antérieurs sur les guerres de 1870 (1) et de 1914-1918 (2), il s'agit en effet de mettre en évidence l'avènement d'une violence propre au premier conflit mondial, qui n'est pas due seulement « aux conditions techniques nouvelles du combat », mais à un phénomène global de « totalisation » de la guerre dans les mentalités, précédemment conceptualisé sous le terme anglo-saxon de *brutalization* (« rendre brutal ») par l'historien George Mosse (p. 11). La démarche de l'auteur est donc entièrement animée par l'idée – mais ne serait-ce pas un postulat ? – que la « culture de guerre à l'usage de l'enfance » (p. 65), parce qu'elle est plus statique et plus schématique que le discours réservé aux adultes, en offre une « version stylisée » et doit être lue comme un révélateur : « Tout l'intérêt de l'étude de la propagande pour enfants est là : elle permet d'appréhender ce qui constituait en quelque sorte le noyau dur des cultures nationales, ce que chacune d'elle jugeait le plus indispensable de faire comprendre et d'enseigner à ses jeunes. L'étude de ce qui leur fut "appris" de la guerre permet d'atteindre au cœur les mécanismes culturels des sociétés en guerre » (p. 12).

Quatre grands chapitres structurent l'ouvrage. Le premier, « encadrer l'enfance en guerre », dresse un panorama général des efforts de la République et de l'Église pour mobiliser l'enfance et lui apprendre la guerre à travers l'enseignement scolaire, les jouets et les jeux, les livres et les périodiques. Le second développe l'idée d'« apprendre la guerre » aux enfants, et détaille les thèmes abordés. Continuant une démarche « cinématographique », par *zooms* successifs, le troisième chapitre s'attache exclusivement au thème de « l'enfant héroïque ». Le dernier, en guise d'épilogue, s'attache à « ce qu'enfant pense... », livrant une réflexion sur l'enfance à partir de mots clés : l'enfance *parfaite* (c'est le discours des adultes), l'enfance *utilisée* (à cause de ses vertus), l'enfance *docile* (suivant le modèle énoncé par les adultes), l'enfance *autonome* (vivant cependant la guerre à un niveau qui lui est propre).

(1) 1870. *La France dans la guerre*, Paris, Colin, 1989.

(2) 14-18. *Les combattants des tranchées*, Paris, Colin, 1986.

Avant d'analyser divers aspects de l'ouvrage d'Audoin-Rouzeau, il est cependant nécessaire de s'interroger sur deux points essentiels : la méthodologie de la recherche conduite par l'auteur, et le concept général « d'essai d'histoire culturelle » proposé en sous-titre de son ouvrage.

Le postulat de départ suivant lequel la propagande à destination de l'enfance serait une image schématique et révélatrice d'un phénomène plus global, « le noyau dur des cultures de guerre nationales » appelle des justifications. Depuis la deuxième moitié du XVIII^e siècle en effet, l'enfance constitue en France un public *distinct* auquel s'adressent des images et une littérature *spécifiques* élaborées par des artistes et des auteurs de plus en plus *spécialisés*, suivant des conceptions et des savoirs en constante évolution. À tout le moins, une confrontation terme à terme des thèmes et des discours respectivement adressés aux adultes et à ce « monde autre », suivant l'expression de Marie-José Chombart de Lauwe (1), eût été souhaitable. « Tout l'intérêt de l'étude de la propagande pour enfants », pour reprendre les termes mêmes de l'auteur, aurait pu résider également dans la pesée et l'analyse de ses caractères propres. Le phénomène de « schématisation du discours », sa « stabilité » durant les années de guerre ont-ils vraiment été démontrés ? Pour ce faire, il eût fallu analyser en profondeur toutes les facettes de cet « univers culturel à l'usage de l'enfance » (p. 65), c'est-à-dire pénétrer, en toute connaissance de cause, dans des domaines de recherche – l'imagerie, les jeux et les jouets, les livres pour la jeunesse, les manuels scolaires et les travaux d'élèves – qui ont chacun leur logique, leur histoire et leurs sources spécifiques. Dotés aujourd'hui d'une historiographie propre, ils exigent du chercheur qui en propose une approche globale de vastes connaissances et la conscience des problématiques et des concepts spécifiques à chaque champ. Or, d'une part, ce sont souvent les mêmes sources (françaises surtout, anglaises et dans une moindre mesure allemandes) que l'auteur met à contribution au cours des différents chapitres ; et d'autre part, d'importantes lacunes nous laissent parfois l'impression d'un survol (2).

Il faut aussi s'interroger sur le concept d' « histoire culturelle », proposé en sous-titre, quand il s'applique aux produits du monde des adultes adressés à l'enfance. Des historiens de l'Ancien Régime ont utilisé avec profit le concept d'« objets culturels » en parlant des livres (Roger Chartier) ou des vêtements (Daniel Roche), mais en

(1) *Un monde autre : l'enfance, de ses représentations à son mythe*, Paris, Payot, 1971, 443 p.

(2) Il n'y a pas d'index ni de bibliographie à la fin de l'ouvrage, et c'est dommage, car celle-ci aurait permis de mieux situer les sources et les dettes de l'auteur, ainsi que ses éventuelles lacunes.

tenant compte de l'histoire économique et sociale de la production et de la diffusion des objets. Or cette dimension fait presque complètement défaut dans l'ouvrage d'Audoin-Rouzeau qui ne s'intéresse qu'aux messages véhiculés par ce qu'il nomme des « vecteurs culturels à destination des jeunes » (p. 64). S'il essaie de nuancer le tableau en signalant une différence de classe sociale pour les destinataires, c'est en affirmant – mais sans preuve – que ces objets s'adressent d'abord à la bourgeoisie et aux classes moyennes, ensuite aux classes populaires urbaines, enfin aux campagnes, dans lesquelles « seules les images d'Épinal pénétraient réellement » (p. 64, note 223). C'est oublier les manuels scolaires et les livres pour la jeunesse présents dans les bibliothèques scolaires de village et offerts en prix même dans les écoles rurales les plus humbles. C'est faire peu de cas de la vente des jouets dans les foires et marchés et dans les bazars des bourgs. Même centré sur la propagande, un « essai d'histoire culturelle », peut-il se contenter d'effleurer ces questions de production et de diffusion des objets, si intimement liés aux enjeux du conflit ? Mesurer cette diffusion ne permettrait-il pas d'avancer notablement dans la question si importante et si difficile à traiter de l'impact de cette propagande sur les enfants ?

L'histoire des **jeux** et des **jouets** par exemple, apparaît, dans l'ensemble, la plus mal traitée dans cette histoire culturelle. La seule référence bibliographique citée concerne l'intéressante exposition (1), organisée en 1982 par Jeanne Damamme au Musée du jouet de Poissy sur le thème *Jeu-jouet et politique* qui montrait plus d'une vingtaine d'objets pour la période 14-18. Il aurait fallu s'attacher, en l'absence d'autres travaux de référence dans ce domaine, aux objets eux-mêmes conservés dans les musées ou figurant dans les ouvrages pour collectionneurs qui constituent une source bibliographique à ne pas négliger.

Sur le sens profond de cette histoire du jouet pendant la Première Guerre mondiale, une simple allusion à l'enjeu patriotique que représentait la production de jouets français s'affranchissant « d'une certaine suprématie commerciale allemande » ne nous apprend rien de nouveau (p. 43). Sur ce sujet, qui est en rapport direct avec la propagande, les sources de l'époque – la presse en particulier – fournissent des chiffres, des études, des articles polémiques : une seule citation d'un journal (pp. 43-44) ne rend pas l'auteur quitte d'un dossier important, plus complexe qu'il n'en a l'air, et qui aurait mérité un développement spécifique ou, au moins, une mise au point synthétique qui n'ignorerait pas les données du problème. Parmi les nombreux articles polémiques de l'époque, on pourrait citer celui du

(1) Assortie d'un catalogue de 24 p.

vicomte George d'Avenel en 1915 (1). L'année suivante, paraissait l'enquête sur le jouet parisien menée par Pierre du Maroussem et publiée dans *L'Œuvre économique* du 25 décembre 1916. Elle rappelle l'histoire de la fabrication, fournit un bilan par secteur de la production et des techniques employées, en insistant sur ce qui était allemand et sur les moyens envisagés pour « produire français ». L'étude économique de « la crise du jouet français » donne les chiffres d'importation depuis 1913, discute du marché et des prix et signale la « renaissance du jouet » français. En témoignent deux importantes expositions organisées en 1916 au Pavillon de Marsan par l'Union Centrale des Arts décoratifs (2). Enfin, on rappelle l'importance de la fabrication de jouets par les mutilés de guerre, dont les ateliers forment non pas seulement une œuvre de bienfaisance, mais une véritable « organisation industrielle » qui, comme les ateliers Lebourgeois, est devenue capable d'exporter en Amérique (3) ; leurs travaux sont également exposés en 1916 au Musée Galliera (4). Nous avons développé cet exemple, mais les textes de ce genre abondent, en particulier à l'occasion des étrennes de chaque année, et pour le concours Lépine. Annulé en 1914, il donne lieu ensuite à des commentaires dans la presse (1916, 1917, 1918). Ainsi, l'article du *Mercure de France* de septembre 1917 qui décrit des jouets militaires disparus de nos collections : « un fort de Douaumont ; un autre fort explosif dont la catastrophe se produit lorsqu'un projectile de ce tir vient toucher la porte », et des quantités d'aéroplanes, de sous-marins, de pièces d'artillerie, etc. C'est du reste la mitrailleuse de M. Blavette qui emporte le prix Alphonse Guérin décerné au jouet « le plus amusant » (5). Une analyse minutieuse des jouets guerriers produits durant la guerre, avec les commentaires de l'époque, permettrait de mieux comprendre comment la propagande de guerre s'inscrit dans les jeux des enfants. De même pour les jeux de l'oie, les lotos, etc., dont les règles et la riche iconographie nécessiteraient une lecture attentive, au même titre que les périodiques et ouvrages pour la jeunesse qui forment l'essentiel des sources citées par l'auteur. De plus certains jouets, autres que les jouets guerriers, ont eu une importance symbolique qu'on ne peut

(1) « Jouets français contre jouets allemands », *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1915, pp. 340-368.

(2) Notamment : Union centrale des Arts Décoratifs, *Exposition de jouets artistiques et de l'image de guerre populaire*, nov. 1916-janvier 1917.

(3) Art. cité, p. 31

(4) *Les travaux des mutilés de guerre*, Musée Galliera, 1916.

(5) D'après un travail de recherche de Martine Granger, réalisé sous notre direction dans le cadre du DESS « Sciences du Jeu », Université Paris-Nord, 1985. Barbara Spadacini avait, dans le même cadre, travaillé sur *La poupée en France pendant la guerre de 1914-1918*.

ignorer. C'est le cas des poupées dessinées par Hansi et par Poulbot (Nénette et Rintintin), ce dernier ayant aussi participé activement, comme dessinateur dans les périodiques enfantins, par ses affiches et ses cartes postales, à la propagande de guerre adressée à l'enfance (1). Poulbot s'est expliqué sur les poupées Nénette et Rintintin ; il les avait réalisées « pour remplacer, dans les grands magasins, les pantins allemands à la perruque filasse et à l'air idiot, les horreurs *Made in Germany* » (2). Et nous savons comment ces poupées, fabriquées en laine et répandues partout, devinrent de véritables fétiches, symboles de l'esprit français incarné dans le jouet (3).

La **littérature enfantine** fournit la plus grande part de la documentation de l'auteur, à en croire le grand nombre de citations tirées des périodiques enfantins et des livres de l'époque. Mais il faut y regarder de plus près. Seize périodiques français pour la jeunesse sont cités, dont quatorze fournissent des citations ou des références ponctuelles. Les plus utilisés sont *Les Belles images* et *L'Étoile noëliste* (29 références chacun) (4), suivis par *Fillette* (22), *Diabolo-Journal* (18), *Le Bon Point amusant* (11), les autres n'étant utilisés que de une à neuf fois. La ventilation chronologique de ces références (5) fait apparaître des choix qui mériteraient d'être explicités, sinon justifiés. Pourquoi le périodique catholique *L'Étoile noëliste*, qui paraissait au début de la guerre n'est-il utilisé que dans les années 1917-1918 pour affirmer qu'il paraît « beaucoup moins contaminé par la guerre que d'autres hebdomadaires laïques » (p. 42), alors qu'il est dit d'autre part que tous les périodiques pour la jeunesse, après une « très forte mobilisation initiale », enregistrent en 1916 et surtout en 1917-1918 une baisse sensible de « la place consacrée à la guerre » (p. 58) ? À l'inverse, *Les Belles images* n'est exploité qu'en 1915 (26 références) et 1916 (3). Cela suffit-il pour en inférer une évolution de la propagande à l'égard de l'enfance ? L'aspect non systématique des dépouillements apparaît ainsi clairement : le corpus semble avoir été constitué au gré des découvertes de l'auteur, et sans la constitution rigoureuse de l'échantillonnage.

(1) Une importante partie de l'exposition, réalisée sous la direction de Serge Lesmanne : *Les petits Poulbots. Poulbot, 1879-1946*, au Musée départemental de l'Éducation, à Saint-Ouen l'Aumône (1991-1992), portait sur « La grande guerre » (catalogue, pp. 37-72, n° 79 à 318), avec des sections sur « la propagande », le « bourrage de crâne », les « jeux à la guerre », etc.

(2) Cité dans *Les petits Poulbots...*, *op. cit.*, p. 72.

(3) Cf. Jacques Porot : « Les poupées de Poulbot », *L'Ami du jouet*, Paris, 1986-1987, et *Poulbot*, « Jeux et jouets », Collection raisonnée de la poupée et du jouet ancien (références données par *Les petits Poulbots...*, p. 113).

(4) Nous ne comptons que les renvois à un numéro précis du périodique, avec citation d'un passage ou référence à une idée qu'il contient, ce qui donne 151 références au total.

(5) 1914 : 5 ; 1915 : 73 ; 1916 : 20 ; 1917 : 35 ; 1918 : 18.

Les mêmes remarques peuvent être faites en ce qui concerne les livres et albums français pour la jeunesse. Un peu plus d'une soixantaine sont cités, fournissant environ cent cinquante citations, mais les mêmes pages et passages servent plusieurs fois. Cependant, les références bibliographiques sont parfois difficiles à utiliser : la date, l'auteur, et même le titre peuvent manquer ; le nom de la collection tient lieu parfois de nom d'auteur : « comme l'écrivent les Livres roses pour la jeunesse » (p. 150) (1). Un même ouvrage peut être cité avec des variantes significatives, et, fait plus important, la nature de la source n'est pas toujours indiquée : est-ce un livre pour enfants, pour jeunes, pour tous publics ? S. Audoin-Rouzeau, qui reproche aux spécialistes de la littérature de jeunesse d'échouer « le plus souvent à proposer une classification politique crédible des auteurs pour enfants », ne cherche jamais lui-même à cerner la personnalité de ceux qu'il cite. La propagande dont il parle devient un discours global de la société toute entière, où ne sont distingués que le discours laïc et le discours catholique, sans jamais se poser la question de la composante personnelle que pourrait apporter tel ou tel auteur. L'évolution chronologique de ce discours est à peine esquissée (« Signes d'usure », pp. 58-65), et nous avons vu qu'elle repose sur un échantillonnage insuffisant. La ligne générale est sans doute juste, mais cela demanderait à être mieux établi et nuancé.

La propagande ne s'exprime pas que par des mots : les images sont là, nombreuses, douées d'une grande force de suggestion. La littérature enfantine – bandes dessinées, périodiques illustrés, livres illustrés –, les manuels, les planches didactiques, les affiches mises dans les écoles, nous livrent des représentations qui ont eu un réel impact sur les enfants de l'époque. Sur ce point, l'interrogation de l'auteur se demandant si « la multitude d'images mises en circulation pendant la guerre... sont destinées aux adultes ou aux enfants » (p. 126), tombe d'elle-même. Pourquoi l'auteur, quand il cite *Bécassine* ou *Les Pieds Nickelés*, ne se réfère-t-il qu'aux textes, et jamais aux images ? Citer les cartes postales n'est pas suffisant. S'intéresser aux divers illustrateurs pour enfants, comme Hansi, Hellé, Job, Benjamin Rabier, etc., aurait permis de dégager des styles différents, des visions propres à chacun. Il pouvait aussi être fait état des travaux qui commencent à défricher ce terrain (2).

(1) Même formule p. 131.

(2) Jean-Paul Tibéri : *Les Pieds-Nickelés*, SEDLI, Goupil, 1984 ; Francis Lacassin : « Bécassine ou le temps retrouvé », in : *Pour un neuvième art, la bande dessinée*, chap. VI, Paris, 10/18, 1971 ; Jacques Tramson : « La guerre de 1914-1918 : de la réalité aux images. Images de guerre, guerre d'images », *Cahiers de la Défense*, n° 10, 1984, Université de Montpellier ; François Robichon : *Job, ou l'histoire illustrée*, Paris, Herscher, 1981 ; *Le grand livre de l'Oncle Hansi*, textes de M. Ferro, T. Ungerer..., Paris, Herscher, 1982. Toutes ces références figuraient déjà dans le catalogue d'Annie Renonciat cité ci-dessous, et la liste s'allonge sur ce thème fertile.

Sur l'histoire de la littérature de jeunesse pendant la Grande Guerre, l'auteur ne signale pas comme il le devrait ses sources et ses dettes. Les « spécialistes » auxquels il fait référence (p. 55, note 191) sont Marc Soriano (1) et Claude-Anne Parmegiani (2). Il cite aussi (p. 47, note 153), Alain Fourment (3). Par contre, le travail novateur d'Annie Renonciat consacré aux lectures enfantines dans les années 1914-1954, *Livre mon ami* (4) n'est cité qu'une fois (p. 47, note 154), par son seul titre entre parenthèse, et sans le nom de l'auteur, alors qu'il est constamment utilisé. En effet, les principaux thèmes traités par S. Audoin-Rouzeau y figuraient dans la section intitulée « la guerre des mômes » (cf. La guerre des enfants !). Des sous-sections de l'ouvrage ont fourni des développements que l'on retrouve dans le même ordre : chansons et contes actualisés (pp. 12-13 du catalogue, pp. 50-51 d'Audoin-Rouzeau), les périodiques (pp. 13-14 et 51-53), les bandes dessinées comiques (pp. 14-15 et 53-54). « L'enfant héroïque » (catalogue, pp. 16-17) donne lieu au chapitre « l'enfant héroïque », qui intègre d'autres idées et documents que ceux mis au jour en 1991. Divers passages du catalogue se retrouvent paraphrasés par S. Audoin-Rouzeau (5), qui, il est vrai, pousse plus loin les pistes ouvertes par A. Renonciat, qui étaient le fruit d'un travail scientifique de première main sur des sources jusque là inexploitées. Il y a là un double problème déontologique de portée plus générale : d'une part, un catalogue d'exposition portant sur sa page de titre la mention « établi et rédigé par... » est un travail d'auteur dont le nom ne doit pas être occulté. D'autre part, tout en visant un public élargi, il peut être le fruit d'un travail scientifique neuf qui, s'il est utilisé, doit être reconnu comme tel.

Pour l'histoire de l'éducation et de l'enfance, Audoin-Rouzeau peut paraître mieux informé (6). Il est venu au Musée national de l'Éducation (Mont Saint Aignan / Rouen), mais ne cite que quelques exemples tirés des cahiers d'élèves. Or, un dépouillement minutieux de cette source aurait sans doute alimenté de manière fructueuse son

(1) *Guide de littérature pour la jeunesse*, Paris, Flammarion, 1975.

(2) *Les petits français illustrés, 1860-1940*, Paris, Cercle de la Librairie, 1989.

(3) *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants (1768-1988)*, Paris, Éole, 1987.

(4) Il s'agit de l'exposition dont elle était commissaire, en septembre-octobre 1991 à la bibliothèque Forney, en novembre-décembre 1991 à la Mairie du V^e arrondissement : *Livre mon ami. Lectures enfantines, 1914-1954*, catalogue établi et rédigé par Annie Renonciat, 1991, 127 p.

(5) Un seul exemple : la note 200 p. 59 est faite uniquement avec les livres présentés à l'exposition (catalogue n° 61, 62, 63, 64, 67) et la synthèse d'Annie Renonciat pp. 20-21.

(6) Il utilise la *Revue pédagogique*, la *Revue de l'enseignement primaire*, le *Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique*, quelques rares manuels et monographies d'époque, sans compter quelques recherches locales.

dernier chapitre qui cherche à se situer du côté de l'enfant. Pour la pénétration des thèmes de propagande dans la réalité de la pratique des enseignants, les cahiers d'écoliers constituent une source irremplaçable, et le lecteur reste sur sa faim, puisque rien n'est démontré, quand l'auteur écrit que cette série fournit un sondage convaincant « qui tend à confirmer dans l'ensemble la pénétration réelle du nouvel enseignement de guerre » (p. 35).

Nous passerons sous silence l'histoire de l'enfant et de la famille, à laquelle l'auteur a dit ne pas s'attacher et pour laquelle il se contente de très sommaires mises au point. Tel n'était pas son propos, mais il découle de ce choix initial que de nombreux thèmes abordés n'ont guère été conceptualisés ni mis en perspective. Ainsi pour « l'enfance parfaite », l'étude de ce thème n'aurait pas manqué de s'approfondir, de s'enrichir, par la comparaison avec le processus de mythisation de l'enfance au XIX^e siècle, si bien mis en lumière par M.-J. Chombart de Lauwe (1). Pour les analyses sur les rapports entre l'État, la nation et l'enfant, les travaux du colloque de 1989 à la Sorbonne sur *L'Enfant, la famille et la Révolution française* (Paris, 1990, Olivier Urban, 491 p.) auraient été riches d'enseignements. Le passage sur Bara et Viala (p. 155) aurait pris une autre densité, mis ainsi en perspective. En fait, l'auteur procède souvent par accumulation de citations, tirées de sources différentes ayant chacune sa propre logique. De ce fait, il masque les problématiques soulevées par les différents types de documents, lesquelles ne se réduisent pas systématiquement à celle que l'auteur met toujours en avant : le phénomène de totalisation de la guerre, la « *brutalization* » frappant le domaine sacré et pur de l'enfance.

Voilà donc un ouvrage utile, puisqu'il évoque sources et problèmes concernant l'enfance dans la guerre de 1914-1918, et que ce domaine est neuf. Mais nous avons cependant montré tous les regrets qu'on peut avoir à la lecture de ce livre, qui ne traite pas ce champ nouveau de la recherche avec tous les égards, toutes les précautions méthodologiques et conceptuelles nécessaires. Il ne faudrait pas que le lecteur s'arrête à la fausse impression que le sujet est abordé comme il devait l'être, ni qu'il pense que ses résultats sont un acquis définitif en ce domaine. On pourra donc sans crainte reprendre ce chantier, qui reste très prometteur, et que l'auteur aura eu le mérite de faire connaître au public.

Michel MANSON



(1) *Op. cit.*